

INTRODUCTION

La *Revue de l'Orient Chrétien*, dont on doit saluer ici une nouvelle réédition, a joué pendant quarante ans un rôle majeur pour la diffusion des travaux scientifiques sur l'Orient chrétien écrits par des savants français ou francophones du Proche-Orient.

Elle a été fondée en 1896 et le contexte de sa création est très révélateur. Dans ses deux premiers numéros, ce périodique est présenté comme un supplément trimestriel de la *Revue de la Terre Sainte* et distribué comme elle par le bureau des Œuvres d'Orient, 20 rue du Regard, à Paris. Cet organisme, ancêtre de l'actuelle « Œuvre d'Orient » qui est toujours domiciliée dans les mêmes lieux, s'était donné pour mission le soutien aux catholiques orientaux : l'Œuvre d'Orient, encore aujourd'hui, participe au financement de la pastorale, de la formation des cadres ecclésiastiques, des constructions de bâtiments et apporte son soutien à l'activité pastorale des communautés locales. La *Revue de la Terre Sainte* était donc à l'origine une publication destinée aux donateurs, qui se donnait pour but de leur faire connaître les communautés catholiques orientales qu'on leur demandait d'aider.

En décidant ce supplément, la rédaction souhaitait approfondir ce même but dans une optique plus scientifique et intellectuelle, laissant les informations locales et la vulgarisation à sa revue sœur. Il était destiné aux personnes qui soutenaient financièrement l'œuvre mais aussi et surtout à celles qui assumaient des responsabilités dans les Églises uniates d'Orient. D'où des articles qui sont plus de synthèse que proprement de recherche, comme celui qui est consacré aux missions latines en Orient. Mais dès le premier numéro, des articles de grande érudition, comme l'édition du rite d'ordination des prêtres dans l'Église jacobite d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, ou la rédaction de comptes rendus d'ouvrages savants montrent que la revue était d'emblée

conçue comme une publication savante et érudite, une revue de recherche.

Il faut ici rappeler dans quel contexte on se situe, dans la dernière décennie du XIX^e siècle. La société et le monde politique français étaient traversés par une importante ligne de fracture entre deux visions de ce que devait être l'organisation sociale et politique de la France. D'un côté, se trouvaient les partisans d'une vision traditionnelle, souvent nostalgiques de la monarchie dont certains ont longtemps souhaité le rétablissement, et qui prônaient notamment la nécessité d'un rôle de l'Église dans la société et dans l'État, comme sous l'Ancien Régime. Dans l'autre parti, dont beaucoup de membres étaient clairement anticléricaux, on souhaitait pour le moins une séparation stricte entre la religion, relevant du domaine privé, et la société qui devait être laïque et neutre face aux différentes religions ou points de vue philosophiques. La Revue est fondée deux ans après l'éclatement de l'affaire Dreyfus, qui révéla au grand jour la division de la France et moins de dix ans avant les lois de séparation de l'Église et de l'État qui ont profondément et durablement marqué le pays.

En même temps, l'entreprise des Œuvres d'Orient prenait appui sur des liens intellectuels et diplomatiques et des échanges anciens et étroits entre la France et les chrétiens d'Orient. La République française, dans la foulée de la monarchie, a assumé dès sa fondation en 1871 le rôle que celle-ci avait joué comme partenaire privilégié et soutien actif des chrétiens d'Orient, particulièrement catholiques. La volonté de mener une politique résolument laïque sur le territoire national n'a jamais remis en cause la vocation et la responsabilité que la France se reconnaissait depuis le XVI^e siècle comme protectrice des chrétiens dans les « échelles du Levant » : cette vocation affirmée l'a amenée à apporter son soutien à des œuvres religieuses, qui devaient porter la culture française et créer un contexte favorable aux intérêts français. L'intérêt pour l'Orient chrétien était donc fortement ancré dans la société française.

L'avertissement placé en tête du premier tome, signé du baron Carra de Vaux, affirme que le but de cette nouvelle Revue était de servir l'Union. Il s'agit bien sûr de l'union des Églises catholiques. Quant au projet affiché dans l'article programmatique signé de la rédaction et qui est répété en tête du tome II, il est clairement de

fournir des outils intellectuels et épistémologiques pour faire face d'une part à la déchristianisation et à la sécularisation, d'autre part aux progrès de l'islam. L'organe est donc à son origine ecclésial et apologétique. L'introduction met en cause la philosophie des Lumières (« Le dernier siècle a préparé et, en partie, effectué l'œuvre néfaste ») et lie déclin de la religion et de la morale.

Dans ce contexte, la *Revue de l'Orient chrétien* obtint d'emblée le soutien, y compris financier, de la papauté : sur la demande de René Graffin, c'est Léon XIII qui fonda officiellement la revue et, en 1919¹, une lettre de Benoit XV publiée en article liminaire rappelle tout l'intérêt que le souverain pontife accorde à l'œuvre entreprise par Mgr Graffin.

Cette lettre affirme que la division de la chrétienté est une cause majeure de l'évolution vers une société déchristianisée. La recherche de l'union des Églises est donc destinée à redonner au christianisme son rôle central. L'article du premier numéro consacré aux missions latines en Orient affirme la nécessité de cette entreprise après la rupture avec Constantinople.

La recherche historique, culturelle et intellectuelle est donc clairement mise au service d'un but apologétique, dont témoigne par exemple un long article en plusieurs livraisons sur le dogme de l'Immaculée Conception, qui était l'objet de nombreuses discussions. La revue s'est immédiatement affirmée comme un instrument au service de l'unité des Églises catholiques et orthodoxes, et la phrase de Pie IX est citée en bonne place : « Devant la majesté des Églises d'Orient et d'Occident réunies à nouveau, le protestantisme perdrait de sa force, l'islamisme recevrait un échec immense et le monde tout entier ne tarderait pas à s'agenouiller devant le Seigneur et son Christ ». Le travail en vue de cette unité est le but que se donnent les rédacteurs de la Revue, partant du principe que la recherche intellectuelle est le meilleur chemin vers cette unité en levant les malentendus et l'ignorance mutuelle. D'où, dans le premier numéro toujours, l'édition en grec et la traduction des Actes du Concile de Florence qui avait tenté en 1439 de rétablir la communion entre les chrétientés latine et grecque.

¹ ROC 3e série I, XXI (1918-1919), p. 3-4.

L'esprit d'ouverture vis-à-vis des Églises orientales est clair. Il est affirmé par une équipe formée majoritairement de prélats ayant vécu en Orient et fréquenté les Églises locales. Si l'entreprise est résolument catholique, elle a profondément ancré en elle le respect des différentes traditions et cultures, des différents rites.

L'Orient chrétien reçoit, dans le projet qui préside à la fondation de la revue, la même définition que celle des Œuvres d'Orient. Il englobe non seulement les Églises du Caucase, d'Égypte et du Proche-Orient, avec leurs prolongements en Asie et notamment au Malabar sur la côte occidentale de l'Inde, mais aussi les Églises uniates de l'Europe orientale. Il est ainsi typique que le premier numéro s'ouvre sur un article consacré à la Serbie chrétienne et le second à la Bulgarie chrétienne, que dans le troisième volume il soit question de l'avenir du catholicisme en Pologne. Un long article anonyme sur les griefs de l'hellénisme contre la Russie dans le tome XI, ou un autre sur la théologie russe dans le même volume, montrent que cette région ne fut pas oubliée. Mais l'objet de la Revue s'est de fait concentré sur une définition plus étroite de l'Orient chrétien, qui s'étend du Caucase à l'Éthiopie.

Le nom de René Graffin n'apparaît dans le premier numéro que comme l'auteur de l'édition du rite jacobite. C'est bien pourtant lui qui a porté cette entreprise du début jusqu'à la fin et la Revue s'est achevée quand la maladie puis la mort l'ont empêché de s'en occuper. Dès le début aussi apparaissent les noms de Jean-Baptiste Chabot et de François Nau. Pendant quarante ans, la revue a été le lieu d'expression de la science française et francophone sur les chrétiens d'Orient, tout en ne s'interdisant pas, ponctuellement, de publier quelques articles en d'autres langues.

Malgré des difficultés matérielles et surtout financières rencontrées dès 1905², la Revue paraît régulièrement, sous la forme d'un tome en quatre fascicules par an, jusqu'en 1914. La première guerre mondiale introduit une première rupture puisque le tome XX couvre les années 1915-1917. Ensuite, la Revue ne retrouve pas

² Voir F. Nau, « Les patrologies syriaque et orientale et la revue de l'Orient chrétien », ROC 2^e série 2 (12), 1907, p. 113-118.

sa périodicité annuelle, et tous les tomes suivants couvrent deux années.

Les deux premiers fascicules du tome XXX (1935-1936) sont parus seulement en 1938. Dès 1931, la revue avait perdu, par la mort de François Nau, un collaborateur actif, non seulement par le nombre d'articles qu'il a écrits mais par sa disponibilité au service de la revue. La maladie, à partir de 1936, puis la mort de Mgr René Graffin, en 1941, privent la revue de son principal acteur, puisqu'il était resté jusque sur ces fascicules le « directeur-gérant » dont la signature, imprimée sur la dernière page, approuvait chaque livraison. C'est son neveu, François Graffin, qui a mené à bien la fabrication des deux derniers fascicules, parus en 1946, qui s'ouvrent sur une notice consacrée à Mgr Graffin par Sylvain Grébaut. Mais ce fut aussi une conclusion. La Revue est morte avec ce trentième tome.

Parmi les collaborateurs de la revue, on trouve tous les grands noms de la science française. Certes, la collaboration de J.-B. Chabot s'achève dès le tome VI, en 1901, par la publication de la dernière livraison d'une étude sur les évêques jacobites du VIII^e au XIII^e siècle d'après la chronique de Michel le Syrien entreprise dès le tome IV. Mais les études syriaques restent bien représentées par François Nau, collaborateur fidèle et prolixe jusqu'à sa mort, ainsi que par Maurice Brière. Pour l'éthiopien, on relèvera surtout les noms de Marius Chaïne et Sylvain Grébaut. Les études coptes ont bénéficié de la collaboration régulière de Louis-Joseph Delaporte et grâce à Edmond Blochet ou Paul Pelliot, les traces du christianisme en Asie centrale et en Extrême-Orient sont aussi explorées. Outre les auteurs français, on note la présence de collègues européens, dont notamment Ignazio Guidi et E. W. Brooks, et de savants originaires des pays et des Eglises qui étaient l'objet de la Revue. On relève ainsi les noms de Mgr Rahmani ou de Mgr Scher. Ces collaborateurs de la revue sont aussi pour la plupart ceux qui ont contribué, autour de Mgr Graffin, à la fondation et au développement de la *Patrologia Orientalis*. Les deux entreprises furent largement complémentaires et mobilisèrent les mêmes personnalités. De fait, la détérioration des relations entre Jean-Baptiste Chabot et l'équipe de la *Patrologia Orientalis*, qui aboutit à la fondation par lui d'une série concurrente, le *Corpus Scriptorum Christianorum Orienta-*

lium, marque aussi la fin de la collaboration de ce savant avec la *Revue de l'Orient chrétien*.

Si le champ linguistique et culturel de la Revue est très large, puisqu'il s'étend du grec au géorgien et à l'éthiopien, en passant par le syriaque, l'arabe, l'arménien et le copte, les types d'études sont aussi très variés. Certaines sont de nature historique et parmi elles l'histoire récente et contemporaine n'est pas oubliée, comme le montrent de nombreuses études d'Henri Lammens qui, outre le Moyen Âge, portent aussi bien sur « Le Sionisme et la Turquie ». Dans la littérature, tous les genres sont représentés mais on note une place prépondérante de la littérature apocryphe, de l'hagiographie et de l'homilétique, sans oublier la littérature exégétique. La liturgie est également au cœur des intérêts de la revue, par l'édition de textes liturgiques, l'étude de la structure des offices, la publication de synaxaires et de ménologes, et des recherches également sur la musique liturgique. Les sciences, domaine dans lequel F. Nau joue un rôle majeur, sont représentées par l'astrologie et l'astronomie. Il faut mentionner également l'historiographie, ainsi que la littérature canonique. Si le patrimoine envisagé est avant tout textuel, certaines études font ponctuellement état de découvertes archéologiques.

La plus grande partie des publications forment le socle de la recherche et n'ont souvent pas été remplacées : ce sont les catalogues de manuscrits ou des études portant sur un manuscrit précis ; on trouve aussi des éditions de textes d'après ces mêmes manuscrits, des traductions, parfois plus rapidement une analyse et un résumé de textes plus longs mais aussi la publication de collections de monnaie (monnaies mongoles de la collection Decourdemanche) ou d'inscriptions (pierres tombales nestoriennes de Kirghizie conservées au musée Guimet, inscriptions arméniennes). Il s'agissait avant tout de mettre à la disposition des savants tout un patrimoine, alors en grande partie inédit. Une partie de ce patrimoine n'est plus accessible, ou est détruit, et les articles de la Revue ne pourront être remplacés. C'est surtout pour tout ce travail documentaire, qui forme la plus grande part des articles, que les volumes de la *Revue de l'Orient chrétien* restent encore un outil fondamental de la recherche.

Françoise Briquel Chatonnet